

Brèves

Douleurs animales en élevage

Ph. Chemineau (sous la dir.)

Quæ, 2013
(130 pages, 25 euros).



Les animaux ne devraient plus souffrir, murmure de plus en plus fort la *vox populi* occidentale. Est-ce praticable ? Pas sûr. Pas vite en tout cas. Alors il faut regarder en face comment nous faisons souffrir les espèces que nous exploitons pour vivre, les pratiques installées, les différences entre stress et souffrance, les coûts induits par la réduction de la souffrance dans les industries, etc. Très bien réalisé, ce rapport d'experts commandé à l'INRA livre l'essentiel de cet aspect éthiquement difficile de notre mode de vie.

Mange tes méduses !

Ph. Cury et D. Pauly

Odile Jacob, 2013
(216 pages, 21,90 euros).



Les auteurs sont des spécialistes de la pêche, la dernière activité de prédation à grande échelle de l'humanité. Bien placés par leur métier pour observer la surexploitation des mers, ils sonnent l'alerte et n'annoncent rien moins que la destruction de la nature. Les lire est donc éprouvant comme la dégustation d'une méduse, mais intéressant et instructif ; les suivre quand ils décrivent des avancées vers une économie durable de la pêche est réconfortant. Mangez de cette méduse, puis réconfortez-vous.

L'inexistence du temps

Patrice Dasseville

Persée, 2013
(220 pages, 16,90 euros).



L'auteur, qui se présente comme un chercheur indépendant, nous livre un petit opus très documenté qui ne sera pas une perte de temps. Instinctive, ressentie par tous, la notion de temps est difficile à définir, connaît diverses acceptions scientifiques ou culturelles et a été perçue dans le passé de nombreuses façons différentes ; elle ne serait pas, selon l'auteur, un aspect de la nature, mais davantage un paramètre utile pour décrire son évolution, qui pourrait (devrait ?) être remplacé. Que l'auteur ait raison ou pas, il devient clair, à lire son livre, qu'il faut se méfier de cette notion si fuyante qu'est le temps.

connaît pas le sujet ; plus sensibles aux fluctuations qu'aux oppositions binaires, les Japonais ont un rapport au monde différent.

Autre décentrement pratiqué par Fr. Laplantine : le « triangle de la connaissance anthropologique ». S'il n'étudiait qu'une société étrangère, la confrontation dualiste de celle-ci avec la société occidentale, dont il est issu, risquerait de le mener à prendre une des deux sociétés comme la référence, c'est-à-dire la mesure, de l'autre. Le triangle obtenu en s'intéressant à deux zones géographiques (en l'occurrence, Brésil et Chine-Japon) empêche de s'enfermer dans un tel face-à-face. Ainsi privée de centre, la perspective est plus riche.

La distance prise par Fr. Laplantine sur l'Occident ne signifie pas un enthousiasme aveugle pour ce qui se passe ailleurs. Le livre s'achève sur une saga au goût amer. Appauvris par la guerre contre la Russie, des Japonais ont émigré au Brésil à partir de 1908. Dans les années 1980, leurs descendants, mal intégrés au Brésil, ont tenté de se réinstaller au Japon, mais n'y ont pas été bien reçus. Génération après génération se dessine un triste ballet d'allers décevants et de retours manqués.

→ Didier Nordon

→ ANTHROPOLOGIE SOCIALE

L'événement et la maladie

Serena Bindi et al.

Mondes contemporains, revue d'anthropologie sociale et culturelle, n°2, 2012
(185 pages, 14 euros).

Ce numéro de la revue *Mondes contemporains* met en évidence l'intérêt et l'actualité de l'anthropologie de la maladie. À travers plusieurs exemples puisés

dans diverses régions du monde, le lecteur est amené à réfléchir sur le fait que, loin d'être purement biologique, la maladie constitue un événement tout autant social et culturel. En effet, l'individu malade ressent et cause inquiétudes et perte de sens, ce qui bouscule l'ordre symbolique, et incite le groupe à formuler une explication et des pratiques rituelles pour le restaurer.

Le cas d'un petit village de paysans d'Inde himalayenne, analysé par S. Bindi, est à ce titre instructif : une femme se trouve affectée d'une jambe gonflée, ce qui l'empêche de travailler, alors que les médicaments prescrits par le médecin n'y font rien. Les villageois adoptent l'explication selon laquelle elle est possédée partiellement par le fantôme d'un homme mort au cours d'un tremblement de terre ancien – la raison à cela est attribuée à un comportement inconvenant, car elle quitte trop souvent le périmètre protégé du village pour aller visiter ses cousins. On voit comment, pour expliquer le mal, la société locale fait appel à la mémoire du groupe et à la condition dominée de la femme mariée.

Toutefois, le sens attribué à la maladie n'est pas donné d'office. S. Fainzang, enquêtant chez les Bisa du Burkina-Faso, montre certes elle aussi que la maladie est presque toujours expliquée par une inconduite de l'individu ou par la transgression d'un interdit – une façon pour les élites locales d'imposer le respect des normes (règles matrimoniales, organisation lignagère), voire de contrôler les individus. Ainsi, un homme



affecté de squames sur le visage est dit avoir attrapé la « maladie du python » parce qu'il a regardé un serpent habité par un génie : on pense alors que le monde magique le punit pour une faute commise. Toutefois, l'individu peut refuser ce jugement social en affirmant qu'il n'a pas croisé de serpent. Auquel cas, il transgresse la norme collective et élabore sa propre théorie, un peu comme une personne qui en France attribuerait ses maux de tête à la proximité de lignes à haute tension, et ce contre l'avis du médecin.

Le cas de la maladie grave en Occident, étudié par E. Fournet, illustre bien enfin comment, dans un monde contemporain où les explications traditionnelles sont largement exclues, le malade cherche à donner du sens en instaurant un dialogue avec autrui – même quand ce dialogue trouve son aboutissement dans la demande personnelle d'euthanasie.

→ Régis Meyran

Docteur de l'École des hautes études en sciences sociales

Retrouvez l'intégralité de votre magazine et plus d'informations sur www.pourlascience.fr





NOTRE MÉTIER : FACILITER LE VÔTRE

présente

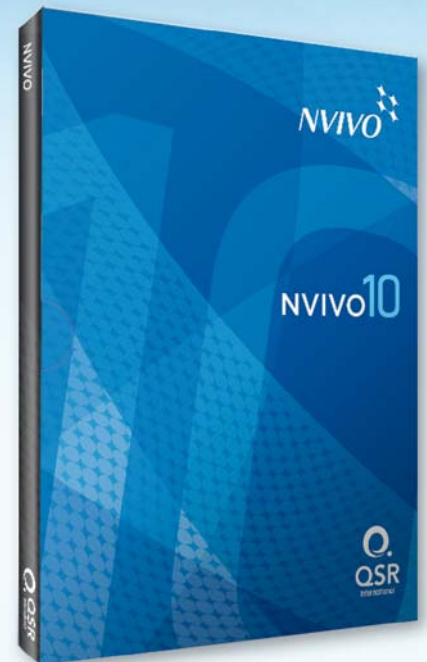
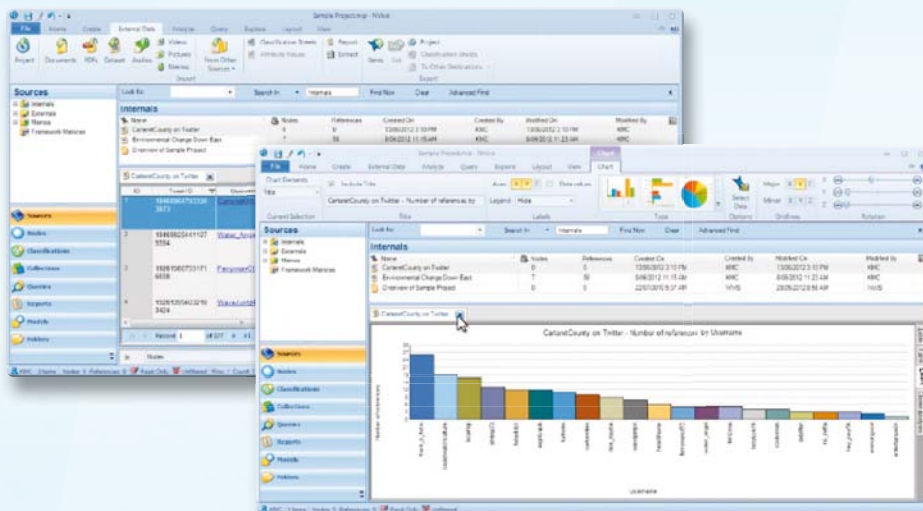
LE présente

LE VÔTRE

NVIVO10

NVivo est un logiciel d'analyse qualitative qui vous aide à organiser et à analyser facilement vos données.

Quel que soit votre matériel, quel que soit votre projet, NVivo vous aide à trouver rapidement des solutions, à justifier vos conclusions et à prendre des décisions basées sur une connaissance des faits.



Disponible pour Windows (32/64 bits)

www.ritme.com/fr/product/nvivo

RITME - Distributeur Officiel • 34, bd Haussmann • 75009 Paris • France

Tél. : +33 (0)1 42 46 00 42 • Fax : +33 (0)1 42 46 00 33

info@ritme.com • www.ritme.com

Sauf indication contraire : logiciel et documentation en anglais, et livraison par téléchargement ou par CD-Rom.

© Copyright 2012 RITME. NVivo est une marque déposée de QSR International.

Toutes les marques déposées sont la propriété de leurs sociétés respectives.



NOTRE MÉTIER : FACILITER LE VÔTRE

Distributeur officiel en France

Et si nous choisissions la stabilité du long terme plutôt que la fragilité du court terme ?



Quand une banque partage les valeurs de ses Sociétaires, leur confiance est réciproque et durable. Depuis 60 ans, la CASDEN s'engage, au quotidien, à leurs côtés afin qu'ils réalisent leurs projets en toute sécurité et aux meilleures conditions. Être une banque coopérative, c'est protéger avant tout les intérêts de ses Sociétaires.

Rejoignez-nous sur casden.fr ou contactez-nous au 0826 824 400

(0,15 € TTC/min en France métropolitaine)



L'offre CASDEN est disponible en Délégations Départementales et également dans le Réseau Banque Populaire.

casden



BANQUE POPULAIRE

CASDEN, la banque coopérative de l'éducation, de la recherche et de la culture